



Les dernières modes pour enfants.

LA MORT

-DU-

VICE-PRÉSIDENT HOBART.

L'Union américaine se trouve actuellement en deuil. Elle a perdu son vice-président. Bien que M. Hobart soit le second chef de l'Etat, sa disparition n'apporte aucun changement dans le pays. Seulement, il n'y a plus de vice-président aux Etats-Unis. La loi a réglé avec beaucoup de soin la succession du Président. En cas de mort, il est remplacé immédiatement par le vice-président. En cas que le vice-président disparaisse lui-même, la présidence revient au secrétaire d'Etat, et, à son défaut, au secrétaire de la guerre. Il est à remarquer qu'il n'y a d'élection hâtive dans aucun de ces cas. La stabilité du pouvoir n'est jamais ébranlée. Il faut que les quatre années de présidence s'accomplissent directement ou indirectement. La loi a pourvu à peu près à tous les accidents de ce genre. La vice-présidence est le seul vide qu'elle n'ait pas songé à remplir, en cas de mort; de telle sorte que, jusqu'en 1901, la République se trouve privée de vice-président; mais elle n'aura pas beaucoup à en souffrir, la vice-présidence étant, par elle-même, une sinécure. La seule fonction qu'exerce le vice-président, c'est la présidence du Sénat. Sons ce rapport, paraît-il, le pays fait une perte sérieuse. M. Hobart était un homme d'une grande valeur, au double point de vue intellectuel et moral, et

il présidait la chambre haute, assure-t-on, avec beaucoup de dignité et une parfaite impartialité. Mais l'Etat n'en sera nullement affecté. Le Sénat en sera quitte pour se choisir un président, en vertu de la loi fondamentale.

Mais l'Etat n'en sera nullement affecté. Le Sénat en sera quitte pour se choisir un président, en vertu de la loi fondamentale. Si nous relevons ce fait, c'est pour faire voir avec quel soin la Constitution a veillé à la stabilité de la présidence, qui est plus assurée en Amérique que dans plus d'une monarchie. C'est un des plus beaux titres de gloire de la Constitution de la République Américaine.

LE CHEF DE RIRE.

Il paraît que l'institution de la claquette a fait son temps; tout le monde serait de cet avis, les acteurs et le public. Il n'est pas absolument certain que les acteurs en tomberont d'accord autant qu'ils le disent; beaucoup d'entre eux se passeraient difficilement d'entendre, lorsqu'ils ont hurlé quelque tirade brillante, posée quelque ut de poitrine ordinairement faux, d'entendre des applaudissements prévus récompenser leur effort plus ou moins malheureux. Quant au public, son sentiment là-dessus n'est pas douteux, et peu de gens peuvent supporter sans impatience le tapage régulier, monotone et banal que font les battoirs des claqueurs, à tout propos et surtout hors de propos. Car il va de soi que ces honnêtes travailleurs ne sentent pas la nécessité lorsque la salle manifeste un brouyant enthousiasme, de s'épuiser en battements de mains

qui se perdrait dans le tumulte général; ils réservent leur zèle et leur fracas pour les moments où nul n'éprouve le désir ou le besoin de montrer la moindre satisfaction; et ces braves mécaniques montant du parterre, ou, selon le cas, tombant des galeries au milieu du silence et des ennui universels, sont simplement intolérables: ils donnent envie de siffler. Cependant, il est vrai qu'un auditoire muet et figé est une chose assez funèbre, dont l'immobilité finit par glacer les acteurs eux-mêmes. Et le public devient de plus en plus paresseux à applaudir. Comment le stimuler discrètement, le solliciter avec adresse, et sans en avoir l'air, de manifester son plaisir et son émotion? Un astucieux directeur de théâtre croit en avoir trouvé le moyen. Il se propose de créer dans son établissement un emploi de "chef de rire", analogue à celui de chef de claquette, désormais relégué au magasin des vieux accessoires. A chacun des passages que le directeur, ou l'auteur, ou les acteurs, estiment inévitablement comiques, un certain nombre de personnages habilement dispersés dans la salle, se tordraient dans les transports d'une hilarité convulsive et bruyante. D'ailleurs, on n'en retenirait pas là: on observerait toutes les nuances de la gaieté. Il n'y aurait pas seulement les rires retentissants qu'arrache aux spectateurs une situation comiquement réjouissante. Il y aurait les sourires; il y aurait des rires à peine murmurés, et ces petits frémissements d'aise qui passent sur une salle à l'annonce d'une réplique délicate ou d'un mot finement spirituel; il y aurait des rires légers, des rires narquois, des rires sarcastiques... Comment un public chatouillé avec tant d'habileté et de subtilité pourrait-il s'empêcher de rire?

Ce ne serait pas tout; il faudrait aux théâtres ou l'on rit joudre les théâtres ou l'on pleure. Ceux-là auraient un "chef de larmes". Il commanderait à une troupe admirablement dressée, armée de mouchoirs, de pesses, gnonns et généralement de tout ce qu'il faut pour pleurer. Les uns, dans les situations pathétiques, écaraseraient visiblement, au coin de leur œil, une larme prête à tomber. Les autres laisseraient partir les leurs sans combat et sans fausse honte. Ceux-ci pleureraient en silence; ceux-là, se laissant vaincre par une inépuisable émotion, pousseraient ça et là des paroles entrecoupées. On aurait des gens spécialement chargés de gémissements et des gens qui tendraient l'article "sanglots". Et, pour le grand jeu, pour les instants tout à fait tragiques, une armée de mouchoirs se déplierait dans la salle et des reniflements éperdus retentiraient de toutes parts. Chacune de ces manœuvres délicates aurait son commandant spécial. Il y aurait le Chef des Plaintes Etouffées, et il y aurait le Chef-des-Larmes-Discrettes: les jolis noms pour un roman de Flaubert!... Et quand ces belles conceptions seraient réalisées, comme on aurait vite fait de regretter la claquette!

LA COMPOSITION

D'une troupe de grand opéra.

Il y a plusieurs façons de former une troupe de grand opéra. Voici la première, la plus commode et la plus économique. Vous prenez une étoile de première ou de seconde grandeur; vous l'entourez de quelques satellites dont la mission spéciale est de faire ressortir l'éclat de l'astre principal. Vous embauchez douze ou quatorze choristes, dont quatre rompus au métier, et qui servent de chefs d'attaques. Vous engagez, de plus, une dizaine de musiciens, auxquels vous ajoutez un piano, chargé de boucher les trous de l'orchestre et d'escamoter les difficultés de l'exécution que vous rencontrez dans presque toutes les partitions.

A tout ce petit monde, vous faites seriner un, deux, trois opéras tout au plus. Au bout d'un mois ou deux, votre répertoire est au, et vous partez triomphalement à la conquête des différents parterres que vous reconstruisez, sur votre chemin, dans votre tournée à travers l'Union; après avoir eu bien soin de lancer en avant un agent habile qui a pour fonction de vous annoncer partout, à coups de grosse caisse, et de préparer le public aux merveilles qu'il va entendre. Les parterres sont soudainement légers dans leur attente. Vous vous importez, à moment où ils s'en aperçoivent, vous êtes déjà loin, en train d'exploiter une autre ville.

Il en va tout autrement avec des troupes comme celles de la Nouvelle-Orléans, qui sont permanentes et ont la prétention d'être complètes. Pas moyen, ici, de compter sur les surprises; elles ont des lendemains qui sont parfois terribles. Il faut que tous les premiers sujets soient comptant et soient tous, chacun dans son genre, d'une valeur à peu près égale. Impossible de laisser des trous à combler, des vides à dissimuler. Le public vous ferait sentir sa désapprobation, non pas par de bruyantes manifestations qui ne sont pas dans ses habitudes, mais — ce qui est plus terrible encore — par son abstention. Les troupes que vous avez remarquées dans la troupe, sur la scène, vous les retrouverez dans la salle, et dans des proportions exactement semblables.

Ce n'est pas une petite affaire de former une troupe de premier ordre, à peu près irréprochable dans toutes ses parties; il n'est pas donné au premier venu de conduire à bien une pareille entreprise. Il faut, pour y arriver, connaître à fond tout le personnel chantant, parlant et dansant de l'école française. Il faut entre tous ces chanteurs et comédiennes, danseurs et danseuses, savoir discerner ceux et celles qui, à égalité de voix et de valeur, doivent plaire davantage à un public comme le nôtre, et pourront lutter victorieusement avec les souvenirs, souvent très dangereux, du passé; il faut, enfin, connaître le public avec qui l'on a affaire, afin de lui servir, dès les débuts, les mets qui seront le plus conformes à ses goûts, les œuvres qui lui sont le plus sympathiques, le genre de voix et de talents qui sont de nature à enlever d'emblée, dès le premier soir, les braves du parterre.

Nous ne pourrions pas plus avant cette analyse; elle nous menerait trop loin, car nous ne connaissons rien de plus compliqué qu'une grande troupe à la fois chantante, parlante et dansante. Nous sommes obligés de passer par-dessus la formation de l'orchestre qui joue, cependant, un rôle prépondérant dans l'opéra moderne lequel, à tort, suivant nous, lui donne le pas sur les artistes de la scène.

Nous sommes obligés de passer par-dessus la formation du ballet, bien que le grand opéra ne soit plus possible actuellement, sans l'intervention de la chorégraphie. Qui ne sait que presque toujours les compositeurs réservent leurs meilleures inspirations, leurs plus riches mélodies pour la danse.

Étant donné un public comme celui de la Nouvelle-Orléans, avec ses instincts artistiques que le temps a développés et perfectionnés; avec sa longue habitude des auditions d'artistes de grande valeur, dont bon nombre étaient de véritables virtuoses; avec sa connaissance des chefs-d'œuvre des grands maîtres dans différentes écoles italienne, française et allemande, une troupe d'opéra n'est possible ici, qu'en remplissant toutes ces conditions.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

C'est, comme on le voit, une troupe bien complète, ou les trous et les non-valeurs sont absents. C'est, du moins, l'impression que nous mettons que nous ont faite les quelques bribes de répétitions auxquelles nous avons pu assister, depuis cinq ou six jours. Nous attendons donc, en toute confiance, le premier lever du rideau, bien persuadé que si la direction a fait son devoir, tout son devoir, le public saura, de son côté, remplir le sien complètement.



LE GENERAL BOOTH.

Le général Booth, commandant en chef de l'armée du Salut, était à Berlin, une grande réunion à un lieu dernièrement dans la salle de la Germania. Beaucoup de soldats de l'armée, masculins et féminins, étaient disséminés dans le public et y entretenaient l'enthousiasme. Sur la scène, les officiers s'étaient placés, revêtus d'uniformes victorieux. Une jeune engagée était assise au piano. Un capitaine l'invita à jouer en attendant le général. Lui-même fortifié beaucoup l'effet du piano en y mêlant les sons éclatants et sacrés d'une trompette, où il soufflait des mélodies que les miliciens redisaient en chœur. Le général Booth apparut. Un cri terrible emplit la salle et tout le monde fut debout. Le colonel Mac Kie, commandant les salutiates de Berlin, présida. Un officier subalterne chanta un petit air en matière d'introduction. Mac Kie l'intrompait après les premiers vers: «Passons tout de suite à la quête», dit-il. Quand le plateau eut circulé, le président souhaita la bienvenue au général, qui se leva et parla. Il parla, malgré son grand âge, avec force. Il était debout, les mains derrière le dos, le corps balancé avec vélocité, quelque fois menaçant, toujours terrible, avec de grands pas en avant et en arrière. Il parlait en anglais; mais un jeune officier d'état-major répétait chaque phrase en allemand. Il dit qu'il était heureux de se retrouver à Berlin («Alhulnia», qu'il avait dans la Gloriosa) qu'il avait dans les veines beaucoup de sang germanique («Alhulnia»), qu'il avait longtemps habité ici («transportés de la joie»). Il commenta ensuite le verset de saint Marc, 9, 23: «Il n'est rien d'impossible à l'homme qui a la foi...» «C'est une chose très bonne, dit-il, d'avoir un vrai et secourable ami. Si vous avez la foi, chacun peut retourner dans sa maison avec Dieu comme ami. Moi, je suis l'ami de Dieu depuis cinquante quatre ans...» A cette nouvelle, une fureur d'enthousiasme souleva le public. Enfin, Booth demanda qu'on lui accordât quelques minutes pour prier. Deux hommes, un jeune et un vieux, moultèrent au banc de la pénitence. «Deux âmes», annonça la voix claire d'une capitaine. Le piano, la trompette et les cris célébrèrent cette victoire. Puis la voix demanda: «Qui parle pour la troisième fois? Toutes les mains se levèrent. En effet, il vint une troisième âme, et d'autres jusqu'à six, mais qui étaient toutes masculines. «Allons, cria la capitaine, une femme pour la septième pénitente!» Une femme monta au banc des convertis. L'enthousiasme croissait toujours. Il y eut au total 17 retours de pêcheurs et de pécheresses. Et voilà comme on gagne les batailles.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Traversée rapide. New York 21 novembre. Le vapeur Kaiser Wilhelm der Grosse, du North German Lloyd, qui est arrivé aujourd'hui à New York, a fait la traversée de l'Atlantique, de la jetée de Cherbourg à New York, en cinq jours, dix-sept heures et vingt-sept minutes. Ce temps bat de onze minutes le record de cette traversée, record que détenait le même bâtiment.

Le général Booth, commandant en chef de l'armée du Salut, était à Berlin, une grande réunion à un lieu dernièrement dans la salle de la Germania. Beaucoup de soldats de l'armée, masculins et féminins, étaient disséminés dans le public et y entretenaient l'enthousiasme. Sur la scène, les officiers s'étaient placés, revêtus d'uniformes victorieux. Une jeune engagée était assise au piano. Un capitaine l'invita à jouer en attendant le général. Lui-même fortifié beaucoup l'effet du piano en y mêlant les sons éclatants et sacrés d'une trompette, où il soufflait des mélodies que les miliciens redisaient en chœur. Le général Booth apparut. Un cri terrible emplit la salle et tout le monde fut debout. Le colonel Mac Kie, commandant les salutiates de Berlin, présida. Un officier subalterne chanta un petit air en matière d'introduction. Mac Kie l'intrompait après les premiers vers: «Passons tout de suite à la quête», dit-il. Quand le plateau eut circulé, le président souhaita la bienvenue au général, qui se leva et parla. Il parla, malgré son grand âge, avec force. Il était debout, les mains derrière le dos, le corps balancé avec vélocité, quelque fois menaçant, toujours terrible, avec de grands pas en avant et en arrière. Il parlait en anglais; mais un jeune officier d'état-major répétait chaque phrase en allemand. Il dit qu'il était heureux de se retrouver à Berlin («Alhulnia», qu'il avait dans la Gloriosa) qu'il avait dans les veines beaucoup de sang germanique («Alhulnia»), qu'il avait longtemps habité ici («transportés de la joie»). Il commenta ensuite le verset de saint Marc, 9, 23: «Il n'est rien d'impossible à l'homme qui a la foi...» «C'est une chose très bonne, dit-il, d'avoir un vrai et secourable ami. Si vous avez la foi, chacun peut retourner dans sa maison avec Dieu comme ami. Moi, je suis l'ami de Dieu depuis cinquante quatre ans...» A cette nouvelle, une fureur d'enthousiasme souleva le public. Enfin, Booth demanda qu'on lui accordât quelques minutes pour prier. Deux hommes, un jeune et un vieux, moultèrent au banc de la pénitence. «Deux âmes», annonça la voix claire d'une capitaine. Le piano, la trompette et les cris célébrèrent cette victoire. Puis la voix demanda: «Qui parle pour la troisième fois? Toutes les mains se levèrent. En effet, il vint une troisième âme, et d'autres jusqu'à six, mais qui étaient toutes masculines. «Allons, cria la capitaine, une femme pour la septième pénitente!» Une femme monta au banc des convertis. L'enthousiasme croissait toujours. Il y eut au total 17 retours de pêcheurs et de pécheresses. Et voilà comme on gagne les batailles.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Le général Booth, commandant en chef de l'armée du Salut, était à Berlin, une grande réunion à un lieu dernièrement dans la salle de la Germania. Beaucoup de soldats de l'armée, masculins et féminins, étaient disséminés dans le public et y entretenaient l'enthousiasme. Sur la scène, les officiers s'étaient placés, revêtus d'uniformes victorieux. Une jeune engagée était assise au piano. Un capitaine l'invita à jouer en attendant le général. Lui-même fortifié beaucoup l'effet du piano en y mêlant les sons éclatants et sacrés d'une trompette, où il soufflait des mélodies que les miliciens redisaient en chœur. Le général Booth apparut. Un cri terrible emplit la salle et tout le monde fut debout. Le colonel Mac Kie, commandant les salutiates de Berlin, présida. Un officier subalterne chanta un petit air en matière d'introduction. Mac Kie l'intrompait après les premiers vers: «Passons tout de suite à la quête», dit-il. Quand le plateau eut circulé, le président souhaita la bienvenue au général, qui se leva et parla. Il parla, malgré son grand âge, avec force. Il était debout, les mains derrière le dos, le corps balancé avec vélocité, quelque fois menaçant, toujours terrible, avec de grands pas en avant et en arrière. Il parlait en anglais; mais un jeune officier d'état-major répétait chaque phrase en allemand. Il dit qu'il était heureux de se retrouver à Berlin («Alhulnia», qu'il avait dans la Gloriosa) qu'il avait dans les veines beaucoup de sang germanique («Alhulnia»), qu'il avait longtemps habité ici («transportés de la joie»). Il commenta ensuite le verset de saint Marc, 9, 23: «Il n'est rien d'impossible à l'homme qui a la foi...» «C'est une chose très bonne, dit-il, d'avoir un vrai et secourable ami. Si vous avez la foi, chacun peut retourner dans sa maison avec Dieu comme ami. Moi, je suis l'ami de Dieu depuis cinquante quatre ans...» A cette nouvelle, une fureur d'enthousiasme souleva le public. Enfin, Booth demanda qu'on lui accordât quelques minutes pour prier. Deux hommes, un jeune et un vieux, moultèrent au banc de la pénitence. «Deux âmes», annonça la voix claire d'une capitaine. Le piano, la trompette et les cris célébrèrent cette victoire. Puis la voix demanda: «Qui parle pour la troisième fois? Toutes les mains se levèrent. En effet, il vint une troisième âme, et d'autres jusqu'à six, mais qui étaient toutes masculines. «Allons, cria la capitaine, une femme pour la septième pénitente!» Une femme monta au banc des convertis. L'enthousiasme croissait toujours. Il y eut au total 17 retours de pêcheurs et de pécheresses. Et voilà comme on gagne les batailles.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

Tachez de penser à vos Purp Trading Stamps quand vous faites des emplettes. Il en est beaucoup qui dépendent de l'argent dans les établissements qui donnent nos Stamps, mais qui oublient de les demander. Rappelez-vous qu'il faut les réclamer.

LA COMPOSITION

D'une troupe de grand opéra.

Il y a plusieurs façons de former une troupe de grand opéra. Voici la première, la plus commode et la plus économique. Vous prenez une étoile de première ou de seconde grandeur; vous l'entourez de quelques satellites dont la mission spéciale est de faire ressortir l'éclat de l'astre principal. Vous embauchez douze ou quatorze choristes, dont quatre rompus au métier, et qui servent de chefs d'attaques. Vous engagez, de plus, une dizaine de musiciens, auxquels vous ajoutez un piano, chargé de boucher les trous de l'orchestre et d'escamoter les difficultés de l'exécution que vous rencontrez dans presque toutes les partitions.

A tout ce petit monde, vous faites seriner un, deux, trois opéras tout au plus. Au bout d'un mois ou deux, votre répertoire est au, et vous partez triomphalement à la conquête des différents parterres que vous reconstruisez, sur votre chemin, dans votre tournée à travers l'Union; après avoir eu bien soin de lancer en avant un agent habile qui a pour fonction de vous annoncer partout, à coups de grosse caisse, et de préparer le public aux merveilles qu'il va entendre. Les parterres sont soudainement légers dans leur attente. Vous vous importez, à moment où ils s'en aperçoivent, vous êtes déjà loin, en train d'exploiter une autre ville.

Il en va tout autrement avec des troupes comme celles de la Nouvelle-Orléans, qui sont permanentes et ont la prétention d'être complètes. Pas moyen, ici, de compter sur les surprises; elles ont des lendemains qui sont parfois terribles. Il faut que tous les premiers sujets soient comptant et soient tous, chacun dans son genre, d'une valeur à peu près égale. Impossible de laisser des trous à combler, des vides à dissimuler. Le public vous ferait sentir sa désapprobation, non pas par de bruyantes manifestations qui ne sont pas dans ses habitudes, mais — ce qui est plus terrible encore — par son abstention. Les troupes que vous avez remarquées dans la troupe, sur la scène, vous les retrouverez dans la salle, et dans des proportions exactement semblables.

Ce n'est pas une petite affaire de former une troupe de premier ordre, à peu près irréprochable dans toutes ses parties; il n'est pas donné au premier venu de conduire à bien une pareille entreprise. Il faut, pour y arriver, connaître à fond tout le personnel chantant, parlant et dansant de l'école française. Il faut entre tous ces chanteurs et comédiennes, danseurs et danseuses, savoir discerner ceux et celles qui, à égalité de voix et de valeur, doivent plaire davantage à un public comme le nôtre, et pourront lutter victorieusement avec les souvenirs, souvent très dangereux, du passé; il faut, enfin, connaître le public avec qui l'on a affaire, afin de lui servir, dès les débuts, les mets qui seront le plus conformes à ses goûts, les œuvres qui lui sont le plus sympathiques, le genre de voix et de talents qui sont de nature à enlever d'emblée, dès le premier soir, les braves du parterre.

Nous ne pourrions pas plus avant cette analyse; elle nous menerait trop loin, car nous ne connaissons rien de plus compliqué qu'une grande troupe à la fois chantante, parlante et dansante. Nous sommes obligés de passer par-dessus la formation de l'orchestre qui joue, cependant, un rôle prépondérant dans l'opéra moderne lequel, à tort, suivant nous, lui donne le pas sur les artistes de la scène.

Nous sommes obligés de passer par-dessus la formation du ballet, bien que le grand opéra ne soit plus possible actuellement, sans l'intervention de la chorégraphie. Qui ne sait que presque toujours les compositeurs réservent leurs meilleures inspirations, leurs plus riches mélodies pour la danse.

Étant donné un public comme celui de la Nouvelle-Orléans, avec ses instincts artistiques que le temps a développés et perfectionnés; avec sa longue habitude des auditions d'artistes de grande valeur, dont bon nombre étaient de véritables virtuoses; avec sa connaissance des chefs-d'œuvre des grands maîtres dans différentes écoles italienne, française et allemande, une troupe d'opéra n'est possible ici, qu'en remplissant toutes ces conditions.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

C'est, comme on le voit, une troupe bien complète, ou les trous et les non-valeurs sont absents. C'est, du moins, l'impression que nous mettons que nous ont faite les quelques bribes de répétitions auxquelles nous avons pu assister, depuis cinq ou six jours. Nous attendons donc, en toute confiance, le premier lever du rideau, bien persuadé que si la direction a fait son devoir, tout son devoir, le public saura, de son côté, remplir le sien complètement.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

Nous croyons fermement que celle qui vient de nous arriver, et qui débute demain même, est complètement à la hauteur du programme que nous venons de tracer. Rien n'a été négligé, comme on va le voir; elle compte trois ténors de grand opéra et deux d'opéra comique; trois barytons de grande valeur; quatre basses, deux falcons, deux contraltos, deux mezzo-soprano; un corps de ballet de 16 dames; 50 choristes et 50 musiciens d'orchestre.

AMUSEMENTS.

OPÉRA FRANÇAIS.

Opéra Français. C'est décidément demain, jeudi, qu'a lieu l'ouverture du Théâtre de l'Opéra. Nous avons déjà dit, ailleurs, tout le bien que nous pensons de cette belle troupe. Inutile de revenir ici, sur ce sujet. Nous nous bornons à annoncer pour demain, la première de "Faust", pour les débuts de M. Bonnard, premier ténor (Faust), de M. Lavoie, premier baryton (Valentin), de Mlle Clément (Marguerite), et pour la rentrée de M. Bouxmann (Méphisto) et de Mme Savine (Siebel).

Dimanche, pour les débuts de la troupe d'opéra, première de "La Poupée", opérette en 4 actes d'André, qui fait actuellement fureur à Paris. "La Poupée" est appelée ici à un grand succès. C'est une pièce à grands effets, la mise en scène est très brillante, et le ballet y joue un rôle merveilleux. M. Morret, grand premier comique, y fera ses débuts.

Cirque des Frères Ringling. Foire énorme, hier soir, au cirque des Frères Ringling. C'est un hippodrome incomparable, où les chevaux se livrent à des exercices merveilleux. C'est une ménagerie sans égale, où l'on trouve presque tous les animaux de la création, ceux surtout que l'on rencontre le plus rarement dans les pays civilisés. C'est aussi un grand spectacle de des exercices qui étonnent la galerie et provoquent les plus vifs applaudissements.

Les acrobates arrivent, ont eu de prodigieux succès. On se souvient de ce passage du Cirque Ringling. Et quelle précision dans les marches et contremarches des chevaux savants, dans les exercices aussi étonnants qu'amusants des équilibristes!

Nous ne croyons pas qu'aucun cirque ait jamais été accueilli à la Nouvelle-Orléans, avec autant d'enthousiasme que celui-ci. On ne saurait trop en féliciter les directeurs et les propriétaires.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m'a prévenu que je mourrais de la rupture d'un vaisseau.

Caline part pour l'Amérique; au moment de s'embarquer, il donne les signes de la plus vive inquiétude. — Qu'avez-vous? demande le capitaine. — Me répondez-vous de la solidité de votre navire? — Pourquoi cette question? — Mon médecin m